

## DISQUES

Philippe Léotard chante Léo Ferré

# A Léo, de Léo

**Philippe Léotard chante Léo Ferré.**  
**Chansons et poèmes sont revisités,**  
**sans emphase, interprétés avec**  
**une simplicité extrême.**  
**Un disque beau et salutaire.**

**L**y a trois ans, Philippe Léotard donnait un premier album torrentueux, insomniaque, *A l'amour comme à la guerre*, un disque autoportrait qui étonna, des textes d'un lyrisme voyou très civilisé habillés jazzy par Philippe Servain. Le Grand Prix de l'Académie Charles-Cros récompensa l'entreprise.

Aujourd'hui il sort un nouvel album : *Philippe Léotard chante Léo Ferré*. Et devance la question : « Oui, on peut voir ce disque comme une branche d'arbre avec un condor dessus. Un charognard. Ce n'est pas ça. » Ce n'est pas ça, en effet. Léo Ferré est mort le 14 juillet de l'année dernière, autant dire hier, et ce disque est si beau, si évident, si salutaire qu'il va d'abord lui éviter le purgatoire, où transiennent tous les grands, les Brel, les Brassens, qu'on revisite, à date fixe, sans véritable délicatesse ni constance, à l'occasion de la promo des souvenirs à prix de gros, les « compils ».

Car la prise de possession de certains « intouchables » par Léotard, alors que la voix de Ferré les habitent toujours, que ses sublimes gueulantes hantent encore nos oreilles, est tellement culottée et douce, que la cause est entendue : les chansons de Ferré sont immortelles, donc éternelles, elles appartiennent à ceux qui les aiment, à ceux qui les chantent, elles appartiennent à Léotard.

C'est l'accordéon de Philippe Servain qui attaque, et tout du long il fera des merveilles, l'accordéon pleure un peu comme pour démarquer une complainte de marin à quai, puis se tait ; à capella, Léotard soliloque sans méchanceté, sans revendiquer : « ... Mais la société j'veux pas m'en mêler / J'suis un type à part / Une graine d'ananas... » Aragon reprend du service, et c'est étrange, avec la tendresse râpeuse de Léotard, heureusement, il s'encanaille, on voit frémir les seins de Lola, son cou d'hirondelle sur le canapé du bordel, on redécouvre *Est-ce ainsi que les hommes vivent sous une belle lumière tragique et louche*.

Bien d'autres chansons et poèmes encore, sans amidon et sans emphase, trouvent une simplicité extrême qu'ils n'ont jamais eue avec Ferré. C'est peut-être là le plus grand mérite de Léotard, cette apparente modestie, qui laisse aux musiques, aux mots accordés, l'éclatante nudité des parfaites épousailles. Voici le très pathétique et inquiétant *Monsieur William*, et ce *Pauvre Rutebeuf*, soudain si proche. Voilà ce cher *Piano du pauvre*, chanté en duo décalé avec un lointain rossignol des rues, voilà *le Bateau espagnol* qui descend pour de bon la Garonne, *le Temps du tango retrouvé*, voilà enfin, *Avec le temps*, déjà si souvent repris, sublime constat de désamour, et qui, ici, est dit, seulement, super-

bement, dit. Philippe Léotard résume assez bien la situation : « On pouvait s'accorder le droit de violer Léo Ferré, mais alors il valait mieux lui faire un enfant. » L'enfant, c'est ce disque. Léotard précise que Ferré était une très vieille et précieuse connaissance, bien qu'il ne l'ait que tardivement rencontré. Il le chantait pour lui tout seul, lorsqu'il avait vingt ans, à la Sorbonne, il le savait par cœur. « Et puis, dit-il, je suis allé le voir au Déjazet. Je voulais lui demander d'enregistrer une voix off pour le Château de Cène, le spectacle adapté de Bernard Noël, que

j'allais jouer. Il m'a répondu, oui, très gentiment, a ajouté que son grand plaisir était que les autres chantent ses chansons. J'ai hapné le message. Mais avec Philippe Servain, nous nous sommes mis au travail lentement. L'album n'aurait pas dû être posthume... »

Comment est la pochette du disque ? Léotard rit un peu et dit : « On y voit mon visage, très plissé, mon visage, sans pitié. Et puis nos noms, Philippe Léotard, Léo Ferré. Les deux Léo qui s'embrassent... »

DANIÈLE HEYMANN

Philippe Léotard chante Léo Ferré,  
 1 CD Columbia 475801.



P. TERRASSON